

Sous le regard ardent de Georgette, il détourna la tête et se mit à trembler.

— Jacques, reprit-elle d'une voix saccadée, Maurice existe, vous le saviez et vous ne me l'avez pas dit !

Ne sachant quoi répondre, Sarrue baissa la tête et resta silencieux.

— Ah ! maintenant, s'écria-t-elle, mon malheur est bien complet ; j'ai bu le calice jusqu'à la lie !

— Georgette, hasarda timidement Sarrue, j'ignorais que Maurice Vermont fût à Paris, je vous le jure !

— C'est bien, répliqua-t-elle sourdement, je sais depuis longtemps que je suis perdue !

Et retrouvant subitement toute son énergie, elle se redressa en disant :

— Venez, Jacques, venez...

Madame Bertin fut très étonnée de voir arriver Georgette et Sarrue, et plus étonnée encore de voir la douleur de la jeune fille. De son côté, Sarrue paraissait frappé de stupeur. La brave femme les regardait tous deux, n'osant prononcer un mot et ne sachant que penser.

Au bout d'un quart d'heure, Georgette étant parvenue à se calmer, elle essuya ses yeux et, se tournant vers la vieille femme, elle lui dit :

— Madame Bertin, tout à l'heure, comme nous entrions dans la rue, un monsieur et une dame montaient dans une belle voiture arrêtée devant votre porte ; il nous a semblé que ces personnes sortaient de chez vous.

— C'est vrai, répondit la bonne femme, qui n'osa pas mentir.

— Est-ce que vous connaissez ce monsieur et cette dame, madame Bertin ? demanda Sarrue.

— J'ai vu le jeune homme aujourd'hui pour la première fois, et ce n'est pas plus tard qu'hier que la dame m'a rencontrée par hasard au Bois avec l'enfant. Le petit jouait dans le sentier qu'elle suivait ; elle s'est arrêtée, l'a trouvé joli comme toutes les personnes qui le voient, et elle l'a embrassé. Nous avons causé un instant ; voyant qu'elle paraissait s'intéresser beaucoup à l'enfant, je n'ai pas cru devoir lui cacher que ses parents étaient de pauvres ouvriers, ainsi que vous me l'avez dit, monsieur Sarrue. Alors elle m'a donné une pièce d'or pour acheter quelque chose au petit, et après m'avoir demandé où je demeurais, elle s'en est allée en me disant qu'elle viendrait me faire une visite.

— Elle est arrivée ce matin, vers dix heures et demie, avec le jeune monsieur, qui, paraît-il, s'appelle aussi Maurice. Ils ont fait tous les deux beaucoup de caresses à l'enfant. Je leur ai dit que j'avais pris l'enfant à cause de vous, monsieur Sarrue ; et croyant faire plaisir au jeune monsieur, dans l'intérêt des parents du petit, je lui ai donné votre adresse pour qu'il puisse vous demander des renseignements qu'il désire avoir.

— Madame Bertin, dit Sarrue un peu durement et en fronçant les sourcils, vous avez eu tort de donner mon adresse.

— Mon Dieu, monsieur Sarrue, répliqua-t-elle, je ne pouvais pas penser que je faisais mal.

— Aussi je vous excuse, madame Bertin. C'est fait, n'en parlons plus.

— Ces personnes vous ont-elles dit leur nom ? demanda Georgette.

— Oui. Voyons que je me rappelle : le monsieur se nomme Maurice... Maurice... Maudite mémoire ! quand on devient vieux, on n'en a plus du tout.

— Maurice Vermont, dit Georgette d'une voix éteinte.

— Oui, c'est bien cela : M. Maurice Vermont...

— Est-il le mari de la dame ? demanda encore Georgette, en appuyant ses deux mains sur son cœur pour en comprimer les battements.

— Quant à ça, je ne saurais le dire : pourtant, je ne crois pas : il l'a appelée madame la princesse.

— Oh ! princesse, princesse ! répéta Georgette d'une voix étouffée et avec un accent singulier.

— Loff, coff, roff, noff, doff, reprit madame Bertin, cherchant à se rappeler ; le nom m'échappe encore, mais c'est un nom en off, un nom russe.

— Russe ? fit Georgette.

Ils restèrent environ deux heures à Boulogne. Georgette avait besoin de reprendre ses forces. Ils étaient à jeun tous les deux : la vieille dame voulut absolument leur faire prendre quelque chose.

Georgette mangea peu ; cependant, après avoir bu un verre de vin, elle se sentit beaucoup mieux.

En revenant à Paris, Sarrue dit :

— Georgette, quelles sont vos pensées ? communiquez-les-moi. Je sens que je dois agir pour vous ; à nous deux, Georgette, nous trouverons ce qu'il faut faire.

Elle secoua tristement la tête.

— Laissez-moi réfléchir, Jacques, dit-elle ; jusqu'à présent mes pensées ne me conseillent rien.

## XVI

Exact au rendez-vous qu'il avait donné à Jacques Sarrue, à quatre heures précises Georges Raynal entra dans la mansarde du poète.

Celui-ci tendit la main au capitaine ; mais, Georges ayant ouvert ses bras, le pauvre timide comme deux frères.

— Mon cher Sarrue, dit Georges, quel plaisir, comme c'est bon de revoir un ami !

— C'est vrai, répondit le poète, très ému. Ah ! vous êtes un noble cœur, Georges !

De grosses larmes roulaient dans ses yeux.

— Vous comprenez mon émotion, n'est-ce pas ? reprit-il. Ah ! je ne saurais vous exprimer ce que j'éprouve de joie en vous voyant ici, vous, dans ce

taudis.

— En effet, mon cher Sarrue, dit le capitaine en jetant les yeux autour de lui, vous êtes bien mal logé.

— Je me loge comme je peux, Georges ; mais c'est pour moi que vous êtes ici, pour moi seul, et non pour voir des lambris dorés.

— Oui, mon cher Sarrue ; allez, qu'on le trouve dans un riche appartement ou dans une mansarde, on doit être fier toujours d'avoir un ami tel que vous.

— Vos paroles me consolent de ma pauvreté.

— Vous la supportez dignement, Jacques.

— Je le crois, mais ce n'est pas sans souffrir ; j'y suis habitué pourtant, mais c'est égal, le fardeau est pesant.

— Ainsi, mon brave Sarrue, lutteur déterminé, cherchant à vaincre à tout prix, vous êtes toujours debout au milieu de l'arène ?

Un sourire amer crispa les lèvres du poète.

— Il y a longtemps que je suis terrassé, répondit Sarrue ; j'ai vu envoler une à une toutes mes illusions... je ne crois plus aux chimères du succès et de la gloire.

— Jacques, vous m'effrayez. Etes-vous donc découragé à ce point ?

— Je n'ai plus de courage, Georges ; il s'en est allé avec mes illusions. Maintenant je n'ai plus à souhaiter qu'une chose.

— Laquelle ?

— Ne pas mourir de faim !

— Ah ! mais c'est affreux ce que vous me dites là ! Malheureux ! vous n'avez peut-être pas mangé aujourd'hui ?

— Si, Georges, si, j'ai déjeuné ce matin, j'ai même bu du vin. Oui, j'ai déjeuné aujourd'hui, il y a plus de deux mois que je ne déjeune plus ; Georges, pardonnez-moi ces tristes aveux que je vous fais. Ah ! si vous m'aviez trouvé hier, je ne vous aurais pas parlé ainsi, non, je ne vous aurais pas dit cela, je vous aurais menti !

— Aujourd'hui, voyez-vous, continua-t-il en se frappant la poitrine, j'ai là quelque chose.....

Un sanglot s'échappa de sa poitrine.

Georges comprit que le poète était sous le coup d'une immense douleur. Il s'empara de ses deux mains et d'une voix affectueuse :

— Jacques, dit-il, qu'avez-vous ? Confiez-moi votre peine.

— Ah ! s'écria Sarrue, nul plus que vous ne serait digne de tout savoir : malheureusement je n'ai pas le droit de parler, je ne peux rien vous dire.

— En ce cas, Jacques, je ne vous interroge plus ; mais si je ne puis connaître la cause de votre douleur, si je ne puis guérir la plaie de votre cœur, je veux que vous veniez en aide autrement. Je savais que vous n'étiez pas heureux, que vous n'aviez plus de leçons et que vous aviez vainement offert à plusieurs journaux vos poésies et des articles.

C'est le directeur d'une revue où vous avez écrit qui m'a donné votre adresse hier matin. Mon cher Sarrue, je ne suis pas venu seulement pour

vous voir et vous donner un témoignage de mon estime et de ma sincère amitié, mais pour dire aussi que votre triste position va changer.

— Merci, Georges ; vous avez raison de chercher à me consoler : il me reste si peu d'espoir !

— Avant tout, mon cher Sarrue, j'ai besoin de savoir quelque chose, et je vous prie de répondre avec votre franchise habituelle aux questions que je vais vous adresser.

— Vous pouvez me poser vos questions, Georges.

— Savez-vous que depuis huit mois notre ami Maurice Vermont demeure à Paris ?

Sarrue ne put s'empêcher de tressaillir.

— J'ai appris ce matin même que Maurice Vermont était à Paris, répondit-il, mais je ne savais pas qu'il fût revenu depuis huit mois.

— Vous a-t-on dit où il demeurait ?

— Non.

— Connaissez-vous le changement qui s'est fait brusquement dans sa position ?

— Je ne sais rien, Georges.

— Ainsi vous ignorez que Maurice Vermont est devenu riche, qu'il est sept ou huit fois millionnaire ?

— Je l'ignorais ; j'en suis heureux pour Maurice Vermont, répondit froidement Sarrue.

— Voyons, Jacques, vous n'avez donc plus entendu parler de Maurice depuis son départ de Paris au commencement de l'année 1870 ?

— J'ai pu entendre parler de lui, Georges, mais j'ignorais absolument ce qu'il était devenu.

— Est-ce qu'il ne vous a pas prévenu avant de quitter Paris ?

— Non. J'ai appris son départ par sa concierge. D'après ce qu'elle m'a dit, une vieille femme est venue trouver Maurice Vermont et l'a emmené.

— Eh bien, mon cher Sarrue, puis que vous ne savez rien, écoutez-moi.

Et Georges Raynal lui raconta, aussi brièvement que possible, l'histoire de Manette Biron, la rebouteuse des Huttes, celle de Thomas, le fermier des Ambrettes, et comment Maurice Vermont, par des actes de rétrocession, était devenu propriétaire du château de Salerne et des autres domaines acquis par Thomas, surnommé le riche, avec le pri

diamants.

Jacques Sarrue écouta ce récit avec la plus grande attention.

— J'apprends tout cela avec plaisir, dit-il, quand Georges cessa de parler : c'est la preuve qu'il y a encore en France beaucoup plus d'honnêtes gens qu'on ne pense.

— Maurice est donc revenu à Paris, reprit le capitaine ; il a acheté avenue d'Eylau, tout près de l'Arc de Triomphe, un magnifique hôtel. Il est installé princièrement. Il s'est entouré d'un luxe merveilleux ; il ne regarde pas à la dépense, sa fortune le lui permet. Vous vous demandez sans doute, mon cher Sarrue, si ébloui par la fortune, étourdi par sa nouvelle existence, le cœur de Maurice est resté jeune et bon. Eh bien, oui, Jacques, Maurice est toujours le même, meilleur peut-être.

Sarrue eut un sourire singulier.

— Il est toujours le joyeux compagnon, simple, affectueux, bon, loyal, généreux, sans prétentions et sans fierté, que vous avez connu, continua Georges. En arrivant à Paris, il y a quelques jours, je suis descendu à l'hôtel Vermont où ma chambre m'attendait. En ce moment, la vieille Manette Biron est aussi chez Maurice. Nous allons y rester quelque temps, car je dois vous dire Jacques, que notre ami est à la veille de se marier.

Un double éclair jaillit des yeux de Sarrue.

— Ah ! il va se marier, fit-il d'une voix frémissante.

— Oui, répondit le capitaine, qui ne remarqua point l'effet produit par ses paroles, il va se marier, dans trois semaines au plus tard. J'en suis véritablement heureux et la vieille Manette aussi. Maurice est trop riche pour rester garçon, et puis il est comme tous les hommes jeunes qui n'ont pas abusé de la vie ou qui n'ont jamais eu de déception en amour, il a besoin d'aimer et d'être aimé.

— Naturellement, il fait un riche mariage ?

— Comparativement à lui, la future est presque pauvre ; seulement elle est princesse.

— Ah ! princesse !

— C'est une Polonaise, née de parents français. Elle a épousé très jeune un Russe, le prince Ra-